

Les jours barbares

Né à Marseille en 1947, **RENÉ FRÉGNI** est l'auteur d'une vingtaine de récits et de romans. Son dernier livre paru chez Gallimard en 2019 : *Dernier arrêt avant l'automne*. Il anime depuis vingt-cinq ans des ateliers d'écriture en prison, notamment aux Baumettes. Il vit à Manosque.

Après avoir lu avec beaucoup d'intérêt son texte *Carnets de prison ou l'oubli des rivières*¹, nous avons demandé à René Frégni de nous parler du temps vécu en prison. Il nous a adressé ce texte, initialement publié le 19/03/2020 par l'hebdomadaire *Marianne* dans sa nouvelle série littéraire intitulée « La vie et le virus à travers ma fenêtre ».

20 J'ai passé ma journée à refendre des bûches, sous les quatre grands chênes devant la maison. Ma petite chatte était assise à côté, ses yeux bleus et ronds suivaient chacun de mes gestes. Quand mes épaules étaient plus dures que le bois, je m'appuyais sur la hache et nous échangeons quelques mots.

Autour de nous la lumière n'avait jamais été aussi belle. Les prés sont déjà d'un beau vert très gras, piqués de géraniums sauvages et de minuscules myosotis. Plus bas, vers le village, les flaques blanches des pâquerettes éclairent le chemin, les épervières allument mille soleils sur les talus. Les collines ont encore leur fourrure de renard.

Il y a trente-six ans je travaillais dans un hôpital psychiatrique de Marseille, mon corps se couvrait d'eczéma, mes mains, mes bras, mon dos... Un matin je ne suis pas retourné à l'hôpital, je suis parti vers les collines. J'ai posé mon sac dans un minuscule cabanon abandonné.

J'ai ouvert un cahier et je me suis mis à écrire, sous une tonnelle bourdonnante d'abeilles, dans une odeur de miel et de genêts. Je n'avais pas un sou. Huit jours plus tard mes mains étaient propres, mes bras aussi. L'eczéma avait disparu. J'avais récupéré mon corps, ma tête, mon temps. J'étais pauvre et libre. Ma vie enfin m'appartenait. Il y a trente-six ans que j'écris chaque jour, que je marche et que je fends du bois. Il y a trente-six ans que j'évite mes semblables.

Si je n'avais pas deux filles, une femme dont je rêve et trois vrais amis, je penserais que l'homme doit disparaître le plus vite

1. Tracts Gallimard, N° 11, décembre 2019. Voir en fin d'article.

possible de la surface de cette terre. Il a fait tellement de mal...

En quarante ans, nous avons massacré soixante pour cent des vertébrés et nous ne sommes qu'au début de la sixième extinction de masse, la première attribuée à l'homme, l'anthropocène disent certains... Nous avons massacré les baleines, les aigles et les faucons pèlerins, le cheval sauvage de Mongolie, le daim de Mésopotamie, nous avons traqué en jeep l'onyx, aux confins du désert, exterminé les derniers rhinocéros de Java, l'ibis du Japon, la grue blanche américaine, les petits paresseux sont au bord de l'extinction. Nous écrasons tout ce qui est vivant, pour notre jouissance ou pour entasser dans des caves blindées des pyramides de billets de banque.

Partout la main de l'homme, l'œuvre de l'homme. Les vrais rapaces, c'est nous ! Nous avons appelé ces massacres la civilisation. Nous succomberons, broyés par cette civilisation.

Coronavirus... Serait-ce le début de la fin ? Nous avons dominé la rage, la poliomyélite, la fièvre jaune, dominerons-nous cette fièvre de l'argent, de la possession, du profit, cette maladie contagieuse du pouvoir, cette certitude que nous sommes plus intelligents que tout ce qui est vivant autour de nous, les forêts, les rivières, les océans, l'air et tous les animaux qui sautent, rampent, volent.

Je suis agnostique, je n'ai jamais mis les pieds dans une église sauf quand elle était très belle, qu'il faisait très chaud. Je ne crois pas au châtement divin, à la punition dernière, à l'expiation. Je crois à une réaction cosmique, une saine réaction. Une réaction non préméditée, ni religieuse, ni vengeresse, le début du soulèvement de tout ce qui est vivant, face à notre impérialisme cynique et aveugle. Le virus de notre toute puissance a fait mille fois plus de dégâts, de souffrances, de morts que ce pauvre coronavirus. Nous sommes, sur cette terre merveilleuse, l'espèce la plus criminelle, la plus prédatrice, la plus dangereuse. La vie lentement s'écarte de nous, se méfie de nous, secrète ses anticorps dans les profondeurs des racines et les molécules de l'eau, de l'air.

Le mot virus vient de venin, poison. Nous sommes le venin et le poison, nous sommes la contagion. Nous nous sommes pris pour les dieux de cette planète. Tout ce qui tentait de vivre, nous l'avons méprisé, mis en esclavage. Chacun de nous est l'égal d'un figuier, d'un caillou, d'un ruisseau, d'un ver de terre. Nous avons besoin du ver de terre, il n'a pas besoin de nous. C'est un infatigable laboureur qui travaille jour et nuit pour qu'explode la vie, comme les abeilles, les hérissons, les oiseaux et les nuages.

Le coronavirus est peut-être notre dernière chance. « *Il lui avait inoculé le virus redoutable de la vertu* », écrit Victor Hugo. Puisse ce virus nous contraindre à cette vertu. Nous avons quelques mois pour ouvrir les yeux, pour nous rendre compte que dans les banques il n'y a rien, que les vraies richesses sont autour de nous, ces géraniums sauvages, ces bourgeons qui éclatent partout, cette lumière unique qui n'existe nulle part ailleurs. Le paradis est partout. Nous y sommes.

La seule intelligence, c'est la vie. Tout ce qui pousse vers la

mort est bête, les guerres, la frénésie de l'argent, notre consommation effrénée, la lumière morte de nos écrans, les bonheurs virtuels, l'ère du plaisir instantané. Ce n'est pas le virus qu'il faut combattre désormais mais notre rapacité, notre démenace qui nous ont éloignés des rivières car nous leur préférons les fleuves d'argent.

Notre vie nous appartient, notre corps nous appartient, notre temps si précieux nous appartient. Chaque jour depuis trente-six ans j'écris le mot gare et je monte dans un train qui n'existe pas. L'imagination ne consomme aucune goutte de kérosène et m'emmène tellement plus loin. J'ai passé ma vie à lire, écrire, marcher, rêver, fendre du bois et caresser la tête d'un chat.

Je vis de presque rien et rien ne me manque. J'ouvre les volets le matin, tout est sous mes yeux, l'herbe pailletée de rosée, la brume rose et verte à l'est, les amandiers couverts d'une neige de fleurs qui éclairent les collines. Ma journée sera semblable à celle d'hier, celle de demain. J'aimerais que cela dure encore mille ans, je ne m'ennuie jamais, je n'ai besoin que de douceur et de beauté.

Je sais pourtant que la mort rôde dans les rues de chaque ville, pousse des portes, escalade à pas de loup des escaliers, se glisse sans bruit dans les maisons des hommes. Quand je pousse mes volets, je ne vois que le printemps, insouciant, jeune à nouveau, lumineux, si heureux de vivre, ivre de sa beauté. Chaque chose est à sa place, la nature est sereine, modeste, équilibrée. Nous nous sommes octroyé une place démesurée et le droit de tout détruire, de tout saccager.

Nous n'avons que quelques mois pour regarder le printemps, écouter le printemps, marcher dans le printemps. Nous n'avons que quelques mois pour entrer dans l'été et vivre comme les oiseaux, les feuilles, les nuages et les vers de terre. Nous ne sommes pas en guerre. Nous devons tuer la guerre. Nous devons nous ranger du côté du printemps, de la beauté, sinon nous serons balayés et la terre se refermera sur nous, nous oubliera pour ne se concentrer que sur la vie et les saisons qui passent. Nous n'aurons été pour elle qu'un simple virus parmi des millions d'autres, dans ces milliards d'années.

Il y a trente-six ans, j'ai fait un choix. Je vais descendre fendre mes bûches, caresser la tête de mon chat et j'irai marcher un peu dans la colline, au moins, si je pars demain, j'aurai profité du printemps. ■

CARNETS DE PRISON

de René FREGNI

(Fac-similé d'une page)

Me croirez-vous si je vous dis que j'ai rarement voyagé aussi loin qu'avec eux, dans l'immobilité apparente de notre petit groupe, à lire et écouter des phrases que certains pourraient juger maladroites mais qui, toutes, arrivent d'un lieu qui ne figure sur aucune carte et où gronde un souffle aussi fort que le temps.

Tous ont recopié, dans un coin de leur cahier, ces quelques mots de Fernando Pessoa, que j'adore et qui sont pour eux un miroir :

Je ne suis rien.

Je ne serai jamais rien.

Je ne peux vouloir être rien.

À part ça, je porte en moi tous les rêves du monde.

Je repense à ce pauvre professeur de philosophie, avec qui je tournais une heure, chaque matin, et grâce à qui je voyage derrière ces hauts murs vers des paysages que je n'ai jamais vus. J'étais son seul élève et je le remercie.

Ceux que je fais écrire aujourd'hui ont à peu près l'âge que j'avais à l'époque. Nous avons eu la même enfance, nous avons grandi dans la périphérie des villes et du savoir, dans la marge d'un cahier. À l'âge de quinze ans ils ont déjà ouvert des coffres-forts, des voitures de luxe, des tiroirs-caisses. Ils ont ouvert le feu mais un livre, jamais !

Et pourtant, dans cette petite pièce fermée du bâtiment D des Baumettes, j'ai connu des hommes étonnants ou, pour être plus précis, des hommes contraints à une situa-